

Ce vestiaire à demi caché incite à voir ce qui ne doit pas être vu. Les animaux naturalisés n'ont pas d'intérieur, seule la peau est visible et remplie de matériaux composites pour donner un volume corporel à cette peau. L'œuvre pousse à jeter un œil dans l'antichambre, à regarder malgré sa répulsion, le vide intérieur et donc l'envers du décor. Une analogie est faite avec la cabine d'essayage, les essayages de mode, le culte du paraître. L'œuvre est une invitation à regarder la science naturaliste pour ses missions, au-delà de l'image des animaux présents en exposition dans les muséums. En effet, la naturalisation des spécimens est souvent le reflet d'une époque, d'une culture ou d'un désir particulier et les missions actives de préservation de la biodiversité inhérentes au Muséum questionnent et transcendent ces approches anthropocentriques.

ZONE III/ Cabinet de curiosité - Conversation Barla et Verany - Une autre scène au musée

Les deux œuvres s'insèrent dans le cabinet de curiosité et sont en lien avec la conversation diffusée « Une scène au musée vers 1864 ».

Formule de culture



Trois bocaux contenant des peaux d'agar-agar prennent place dans les étagères du cabinet de curiosités. Ils font écho à ceux présentant des animaux naturalisés dans du liquide de conservation. L'œuvre joue avec la polysémie du titre.

Chaînon manquant



Ce dessin gouaché tente de reconstituer un spécimen de céphalopode disparu à partir de la pseudo découverte de morceaux de membranes. La reconstitution « paléontologique » est impossible par manque d'éléments. Elle aboutit à la fusion dessin et membranes sur un cadre de pieuvre en plâtre créant ainsi un chaînon manquant de l'évolution des espèces, en résonance avec la théorie évoquée par la conversation de Barla et Verany.

DÉMARCHE ARTISTIQUE

Œuvres du temps qui passe, les sculptures et installations de Marie Larroque-Daran sont des combinaisons d'hypothèses formant une ode au vivant dont la figuration matérielle de la disparition souligne la valeur.

Critique vis-à-vis d'une société toujours plus « consommante », l'artiste a choisi de privilégier des matériaux naturels ou écologiques et de développer des œuvres recyclables, compostables, voire solubles. Elle interroge particulièrement l'usage du matériau dans l'œuvre et le devenir de celle-ci dans un parcours éco-responsable s'accordant avec son travail sur la perte.

Dans certaines œuvres, la matière picturale se condense en agar-agar écologiquement teinté pour aboutir à des volumes stratifiés de couches de peinture qui, tordues et décollées par déshydratation, révèlent leur nombre comme autant d'années de leur vécu. Dans d'autres, un ciment léger enveloppe une âme en laine mérinos et soie pour générer, via un dripping en trois dimensions, une architecture organique, chrysalide d'un être vivant dont le vide

devient partie intégrante de l'œuvre. L'œuvre se constitue de la traversée d'un corps au travers de la toile qu'il arrache et du mur dont il emporte le béton frais. La traversée destructrice aboutit à la reconstitution d'une nouvelle trame, en volume, dont il ne reste qu'une empreinte de passage : la captation fugitive d'un instant de traversée.

En privilégiant le travail *in situ*, Marie Larroque-Daran interprète le vécu historique résidant dans les intervalles structurels et ornementaux des lieux qu'elle investit. Ainsi, au gré des rencontres avec ses œuvres créatures et matières, elle nous invite à relire les lieux dans une dimension « paléo-fantastique », si proche, à moins qu'elle ne nous échappe.



Marie Larroque-Daran, exposition "Voilà l'été", Le 109, Nice, juillet 2020. Détail d'une photo de Frédéric Pasquini

Muséum d'Histoire Naturelle

60, boulevard Risso - Nice
Tél. : 04 97 13 46 80

Horaires :
de 10h00 à 12h30
et de 13h30 à 18h00,
sauf le lundi.

www.nice.fr



© Marie Larroque-Daran - Trame de fond, vue d'atelier Ciment, chiffon d'essayage, laine mérinos, gaze hydrophile, vide porteur. 2021. 220 x 140 cm prof 85 cm



60, boulevard Risso

SORTIR DE SA RÉSERVE : MÉTACRÉATURES DU MONT DAOUR

17 SEPTEMBRE > 28 NOVEMBRE 2021
Intervention Marie Larroque-Daran

©VILLE DE NICE - CC - 09/2021



PROPOS DE L'EXPOSITION

Cette intervention de l'artiste Marie Larroque-Daran prend appui sur une anecdote singulière du Muséum d'Histoire Naturelle de Nice. En 1881, une espèce de champignon est localisée au Mont Daour (Mont d'Or) par un des collaborateurs du naturaliste niçois Jean-Baptiste Barla. Pourtant, ce lieu n'existe pas ! Il s'agit d'un toponyme fictif. Ce territoire imaginaire est né et il vit toujours au sein du Muséum. Ce trésor de tous les possibles devient le lien entre les spécimens présentés au public, dans la galerie d'exposition permanente, et les collections conservées dans les réserves. Les différentes œuvres, créées spécifiquement pour cette exposition, génèrent une voie ouverte sur le territoire mythique du Mont Daour.

DESCRIPTIF DES ŒUVRES

ZONE I/ Hall du Muséum

Sous la surface

Trame de fond



Un poulpe géant venu du fond du plancher océanique a traversé la toile de la représentation imagée, des murs qui le séparent de la surface. Sa remontée ranime le fantôme de monstres des mers en signifiant l'inconnu entourant cette espèce dont l'intelligence et l'adaptabilité fascinent au point de faire peur. A travers son apparence de fossile, il symbolise l'ensemble des céphalopodes dont de nombreux spécimens ont disparus aujourd'hui et pour lesquels aucun fossile n'atteste la présence en raison de la composition du corps par membranes, la fossilisation des tissus

mous est très rare. L'œuvre inscrit les rapprochements entre les nombreux récits fantastiques autour du kraken et les travaux naturalistes démarrés au 19^e siècle qui sont documentés graphiquement en réserve du Muséum.

La mémoire de l'eau



L'œuvre aborde la question de l'empreinte sur le vivant des transformations de l'espace naturel générées par l'homme. Ces mille-feuilles de bio plastique d'agar-agar sont présentées hors d'eau, déshydratés, flottant au-dessus d'un support disparu en écho aux flottaisons dévastatrices des déchets formant le 6^e continent. De fascinantes stratifications de mémoire et de vécu sous-marins deviennent visibles et nous immergent.

Eau de vain



Evocation alchimique de la recherche de l'élixir de jeunesse, voire de vie, « Eau de vain » établit un parallèle entre la recherche scientifique repoussant les frontières de la mort et la démarche de création artistique. La mise en culture d'un reste de ballon issu du volume initial d'une des créatures de ciment filaire présente, de façon duelle, la volonté de régénération de ce qui a été perdu et la signature de son impossibilité.

Assiette de mauvais calcul



L'œuvre cristallise une étrange relation entre surproduction de denrées alimentaires et épuisement des ressources naturelles. L'amidon de riz combiné au kaolin génère des contenants blanchis et desséchés par le vide de leur contenu en analogie à la mort en cours de la grande barrière de corail. Du récif corallien à l'assiette humaine, la calcification s'opère : mauvais calcul*. L'œuvre est intégralement soluble, elle existe pour alerter du problème mais son propre destin est de disparaître à l'avenue d'une solution. *Le mot latin *calculus* signifie simultanément cailloux, jeton de vote et calcul mathématique.

Faire tapisserie, Gina

Faire tapisserie, Lola



L'expression désigne, au sens propre, une action de l'ouvrage en métiers d'art et, au figuré, la fille que l'on n'invite pas à danser au bal. La bibliothèque ancienne située en réserve du Muséum contient un exemplaire de l'ouvrage de Verany « Les céphalopodes de la Méditerranée » ainsi qu'une partie des aquarelles originales et chromolithographies ayant servi à l'illustration du livre édité en 1851. Les spécimens représentés sont également conservés naturalisés dans les réserves du Muséum. *Faire tapisserie* présente des épingles de membranes recomposant la forme de

ces animaux inaccessibles en les invitant au bal de l'exposition. Le support de piquage (émailène) et l'épinglage propres à l'entomologie sont ici détournés pour afficher le processus de l'œuvre naturaliste.

ZONE II/ Salle d'exposition du Muséum D'un scen'art à l'autre

J'ai du plomb dans l'aile, je fais peau neuve



L'œuvre évoque l'étrange particularité d'un aigle de la réserve qui se trouve être affublé d'une troisième patte semant le doute sur son authenticité et qui suggère une interprétation, une recombinaison de son corps. L'impression est à la fois drôle et dérangeante. L'œuvre évoque cette ambiguïté décor/science présente dans le naturalisme ancien et donne une visibilité au processus de « mis en peau ». Par ce chemin, la peau se fait support d'une écriture à vocation d'intégrité corporelle naturelle provoquant une démarche de chirurgie réparatrice.

Le loup



Nichée au cœur de l'espace central d'exposition l'installation « Le loup » est une interprétation du conte populaire « Les trois petits cochons ». Elle crée un désordre dans l'agencement en invitant la présence d'un prédateur. Le conte aborde l'opposition entre principe de plaisir et principe de réalité en vue de conserver la vie et de la transmettre. L'installation présente trois sculptures, les trois petits cochons, et signifie l'espace laissé vide par un loup naturalisé retiré de l'exposition. Ainsi, la menace par le prédateur devient perceptible. Interprété de façon humoristique, la trame symbolique du conte est respectée et les deux premiers petits cochons exploitent des tentatives d'échappées aériennes vouées à l'échec. Le premier se transforme déjà en saucisse et le second semble en mauvaise posture. Quant au troisième, il siège tranquillement auprès de son imposant ancêtre, le sanglier évoquant le poncif du trophée de chasse. Sa situation énonce la constitution d'un savoir, le développement d'une conscience de la mort et la mise en œuvre (créative) d'une stratégie aboutissant à sa survie et à celle de l'espèce.

Cargo



Alignés sagement sur leurs étagères en posture active et baignés de lumière verte antiparasites, les spécimens en réserve attendent. L'ambiance irréaliste du lieu renvoie aux films de science-fiction relatant des voyages galactiques, ce qui produit l'impression que ces oiseaux pourraient sortir de leur léthargie paisible et parcourir de nouveaux territoires. L'installation rend hommage à ce voyage en ouvrant sur des univers parallèles. La création du volume en réalité virtuelle s'est imposée pour cette œuvre. Le corps de la créature n'existe pas en réel, il est dans une autre dimension et nous ne percevons qu'une image imprimée en 3D de ce corps animé de lumières étranges le traversant en halos de vie venus d'ailleurs.

Traversée autorisée



Cerbère est le gardien de la porte de l'Enfer dans la mythologie grecque. Le chien polycéphale empêche les morts de s'échapper et les vivants de venir récupérer certains morts. Il symbolise la peur de la mort et représente aussi l'enfer intérieur propre à chaque humain. Le rendu plastique de l'œuvre s'inspire du vocabulaire formel des vallons obscurs dont il garde l'entrée. Sources pétrifiantes, fossiles de végétaux et roche vivante rendent ces vallons dangereux et difficiles d'accès bien qu'ils soient fascinants par leur aspect merveilleux et leur biodiversité spécifique de 20 000 ans d'histoire. L'œuvre fait surgir les peurs et fantasmes liés à la traversée de ces vallons qui ne sont pas présents dans le Muséum mais dont l'univers est présenté dans un espace dédié. Ce Cerbère garde autant la richesse inaliénable du patrimoine naturel que celle du territoire de l'imaginaire signifié par le Mont Daour dans l'exposition.

Hors d'œuvre

